Document généré le 19 avr. 2024 02:07

Québec français

Tour de joual à Babel

Alix Renaud

Numéro 14, mars 1974

URI : https://id.erudit.org/iderudit/56915ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Renaud, A. (1974). Tour de joual à Babel. *Québec français*, (14), 26–28.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1974

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

langue et société

tour de joual à babel

«Après fréquentation assidue d'un psychiatre renommé, un énurétique rencontre un ami. Celui-ci s'étonne:

— *Tiens! On ne rase plus les murs!... Tu ne fais donc plus pipi au lit?*

— *Si. Mais, maintenant, j'en suis fier!*»

Cette histoire nous semble moins drôle qu'édifiante: l'humain s'enorgueillit de tout, pour peu que des âmes «charitables» encensent ses travers[1]. Le cas de notre énurétique prête sans doute à rire: il n'emprunte au réel qu'une silhouette anonyme, peut-être aussi une manière de *situation*, mais non pas un visage de connaissance. Car, alors, ce serait grave. Très grave, si notre énurétique était de préférence un «joualeux» du Québec bruyamment encensé par des congénères agréés de l'*Establishment* culturel. Telle est la réalité, dont nul ne songe à rire.

sociétés bourgeoises et parlers vernaculaires

Rappelons brièvement que le modèle de société le plus *efficace* en Occident reste le modèle bourgeois, donné pour condition essentielle du progrès humain et, par voie de conséquence, assimilé au mythe de la lance d'Achille guérissant les blessures qu'elle fait. Jouant à tous les niveaux du terrorisme et de la philanthropie, il demeure un modèle inébranlé, un système clos placé sous le signe du talion, ou «chaque chose a sa place», chaque faute sa sanction et chaque beau geste sa récompense («toute peine mérite salaire»). Dans une telle configuration d'équivalences (valeurs marchandes), on comprend que la conscience de classe (sécurité, confort, etc. immédiats) soit plus développée qu'ailleurs, et qu'une société bourgeoise s'inquiète peu des extrémismes, qui s'équilibrent, et qu'elle a vite fait de récupérer en jouant tantôt à se défendre, tantôt à se nier elle-même[2].

Dans ce balancement perpétuel, tout le vertige est pour le peuple. Et les élites, par-dessus une rivalité toute nominale et par delà de superficiels conflits idéologiques, se comprennent, puisque détentrices d'outils de domination complémentaires: — argent; — pouvoir; — culture.

Il se fait évidemment des alliances argent-pouvoir, pouvoir-culture et argent-culture. Mais elles ne divisent l'«Elite» que sur le plan des activités, non sur celui des intérêts. (Et c'est là une condition essentielle de la pérennité d'un tel type de société.) La «confusion des langues» n'y a donc pas encore sa raison d'être. Celle-ci n'intervient en effet qu'au niveau du conflit d'intérêts, au niveau de la relation

$$\frac{\text{dominant}}{\text{dominé}} = \frac{\text{langue}}{\text{parler vernaculaire.}}$$

On se souviendra que c'est du latin *vernaculus*, «petit esclave né dans la maison», que le français a tiré dès 1765 l'adjectif *vernaculaire:* l'exercice conscient du langage sert les idéologies, comme en fait foi l'exemple de deux expressions différentes désignant une même réalité, mais selon deux points de vue absolument différents:

a — en langage réputé marxiste: *prolétariat*, avec les connotations suivantes:

- injustice d'un système;
- statut (social) bien précis (cf. les modèles «notariat», «noviciat», etc.);
- remède: la libération;
- superflu: ce qu'il adviendra des «maîtres»;

b — en langage bourgeois: *les pauvres* ou *les défavorisés*, avec les connotations:

- irresponsabilité des nantis (mythes de la malchance, du sort, malédiction, etc.);

— statut très vague, amenant sur le seul plan économique un problème ressortissant au contexte socio-politique[3];
— remède: la charité;
— superflu: le remords.

On nous excusera cette digression, qui semblait devoir mieux préciser notre perspective.

incohérence et impuissance

Le «parler vernaculaire» ne se définissant donc que par rapport à la langue maîtresse (ou «officielle»), il suffirait que *certaines conditions* soient réalisées pour qu'il devienne lui-même *langue*. Somme toute, il peut être:

1 — ou le résultat d'une fusion plus ou moins complète d'idiomes divers, et c'est le cas des créoles (Haïti, Guadeloupe, Jamaïque, etc.);

2 — ou une forme abrutie de la (ou des) langue (s) maîtresse (s), *un langage de choses*, comme le joual (Québec), confiné dans l'impossibilité d'appréhender le monde des abstractions, incapable de réflexions sur lui-même[4].

«Quand il s'agit de nommer la vie tout court, nous ne pouvons que balbutier», disait déjà Anne Hébert dans *Le Devoir* du 22 octobre 1960.

Il ne fait de doute pour personne que le joual, quand il veut appréhender certaines réalités, recourt à l'emprunt, comme bien des *langues*, certes, mais avec un appétit qu'on ne retrouve dans aucune. Outre cette première faiblesse, marque d'incompétence, il se présente comme un parangon de la licence verbale, une manière d'éclectisme, une sorte d'espéranto astructuré. Aussi, faute d'une idée claire de ce qu'il était vraiment, on a généralement tout brassé dans la même cuve, aussi bien les anglicismes et les archaïsmes (des linguistes en ont parlé), que:

a — des infantilismes langagiers qu'on retrouvera, *mutatis mutandis*, dans toutes les langues du monde (exemple francophone: *ton mon* oncle), et qui sont susceptibles de correction pour conformité à la norme;

b — et des écarts phonétiques qui, souvent, ont leur origine dans:

— l'atonie plus ou moins grave de l'organe phonateur (escamotage, bredouillement, diphtongaison, etc.), les défauts de prononciation se transmettant de parents à enfants, entre amis, ou bien d'instituteur à élèves;

— un trouble auditif quelconque, dont on n'ignore pas l'influence sur la parole;

— ou simplement l'assimilation consonantique (*énmi* pour «et demi», sinon la confusion pure et simple (*escousse* pour «secousse»), toutes ces affections de la parole se transmettant à peu près de la même façon.

Nous avons brossé là le portrait d'un langage déficient, non pas *autre*; il ne s'agit pas d'une langue *différente* de celle des «maîtres». Il n'y a là aucun système, comme voudraient le faire croire les démagogues[6].

Certes, cet anarchique produit qui a nom joual agit comme un médium d'inculpation et dénonce une situation (ce que disent Michel Tremblay et quelques autres); mais, de par sa nature même, il ne peut et ne doit être que transitoire, ce qu'a montré André Major dans *Le Devoir* du 14 novembre 1969. Impuissant à se connaître lui-même, sinon à se dépasser, il ne peut rendre compte que d'un aspect de la réalité québécoise, l'exocolonialisme[5]. L'autre aspect de la question, soit l'endocolonialisme qui, en société bourgeoise, éloigne les importuns de la chasse gardée politique, économique ou culturelle (cf. supra), semble lui échapper. Car, il est bon de le rappeler, la distinction français/joual ne se fait qu'à un certain niveau de culture, où toute réflexion sur la langue se teinte d'idéologie. Ainsi, on aura vu un M. Gilles Bibeau prendre le parti du joual, transmuer l'incohérence en homogénéité et négliger toute prudence scientifique, en même temps qu'il travestissait pour son lecteur les enseignements de la linguistique[6].

Mais il est heureux que M. Pierre R. Desrosiers, dans *Joual populi, joual Dei*, ait montré que «linguistiquement, il n'y a pas de raison intrinsèque pour que la nature du langage change au cours du passage de la vie quotidienne à la situation-limite»[7]. Cet auteur nous apprend encore ceci:

> «Individualisé, séparé, atomisé (...), le Québecois parle joual. Exacerbé, il produit cet admirable vocabulaire sacrilège qui nous appartient en propre. Mais réunissez-le. Rendez-lui sa conscience collective: il parle correctement. Mieux encore: il devient profondément délicat, profondément *choisi*[8] dans ses expressions. En vérité, tout se passe comme si le joual n'avait jamais été qu'un *repli sur l'essentiel*[8], une sorte de jeu inconscient visant à préserver, par une corruption périphérique et superficielle, la pesanteur et l'exactitude des expressions élémentaires. (...) Et pourtant, voyez: l'essentiel a été préservé: aucun substitut n'a été nécessaire au mot *liberté*.»[7 8]

l'endocolonialisme par le joual

En réalité, le joual est une chair qui souffre et que l'on voudrait, comme le tentent M. Bibeau et d'autres, convaincre de sa félicité. Car, s'il a d'abord été l'expression d'une forme de domination quelconque, il en est maintenant l'instrument. On ne le dira jamais trop haut.

Il y a d'amusant que ses plus ardents défenseurs possèdent à la perfection la langue française par eux décriée. Ils en usent avec une élégance non exempte de coquetterie puisque, à l'occasion, ils laissent échapper quelques expressions «populaires». Dans cet ordre d'idées, M. Jean Marcel a montré dans un admirable *Joual de Troie*[9] que M. Henri Bélanger, docte joualophile et auteur de *Place à l'Homme*[10], manie la langue de Molière avec un tel souci de perfection qu'il en arrive, par son style, à contredire ses propos. Idem l'expression sophistiquée d'un Louis-Bernard Robitaille saluant avec emphase le livre de Bélanger[11]. Que dire alors d'un Victor-Lévy Beaulieu qui, tantôt, jusché sur son joual de bataille, pourfend à coeur joie les impérialismes culturels et, tantôt, calmé, nous offre entre autres deux savoureuses études de Jack Kérouac[12]?

Mais ces acrobates oublient de dire une chose, essentielle à notre avis: le joual n'a jamais bombardé un homme fonctionnaire fédéral et auteur de *Place à l'Homme* (Bélanger); il n'a jamais consacré un homme journaliste, ni défrayé pour lui le coût d'un voyage d'études (de Lettres!) en France (Robitaille). Nous ne croyons pas davantage qu'il ait, par lui-même, propulsé M. Beaulieu au poste prestigieux longtemps occupé aux Editions du Jour, et attiré sur lui le bénéfice d'une résidence, *comme écrivain*, à l'Université de Sherbrooke. Il fallait à ces hommes autre chose que du joual; il leur fallait un certain bagage intellectuel qu'on se mérite par l'effort, un certain degré de culture auquel on n'accède pas (en tout cas, pas encore) *grâce* au joual. Mais cela est tu. Sciemment. Et c'est à partir de ce même degré de culture qu'il devient possible de jouer sur tous les tableaux, et que l'on éprouve quelque satisfaction à pouvoir sauter, selon l'humeur ou les besoins, d'un niveau de langue à un autre. Cette faculté, l'endocolonisé s'en trouve privé. Au départ. Il demeure, pour reprendre le mot de Jean Marcel, «un homme à qui l'on a bouché l'avenir». Aux moyens qu'il pourrait avoir de s'en rendre compte, on aura substitué le contentement de soi, où s'apaise la révolte et s'ankylose la conscience. Comme quoi, pour citer André Major: «A joual donné, il faut (quand même) regarder les dents»[13].

L'aspect terroriste de la question peut être résumé ainsi: donné comme un jouet, une distraction (dis-tractio),

le joual présente toutes les caractéristiques du dérivatif populaire:

a — euphorie suggérée, puis entretenue chez l'usager;
b — ivresse du jeu (et certitude d'être à la mode... «de chez nous»), qui compense les frustrations et satisfait quelque désir (secret ou non) de puissance ou de valeur;
c — sensation d'absolue liberté (cf. mythe de la Démocratie, jeux du cirque, carnavals, etc.), où l'être se défoule dans le cri ou la sudation, en tout cas se «revalorise» dans un rêve préfabriqué à son intention.

Et bien vite, pour les besoins de la cause, rejoignant tout l'attirail folklorique, ce joual est déclaré Art, expression sublime d'une réalité qui ne ressemble à aucune autre, tellement éloquente, et savoureuse, et personnelle, et pure... A ce point qu'un mot de Lysiane Gagnon peut s'appliquer à la situation:

«(...) Pendant que s'effectue cette lente dépossession, pendant que s'intériorise chez le colonisé l'image que les autres se font de lui, pendant qu'il se défoule dans le chant et la violence gratuite, les mécanismes qui orientent sa vie collective échappent à son contrôle, et il en arrive à perdre jusqu'à la volonté, la capacité, de renverser la situation»[14].

Une fois ce «coup» réussi; une fois l'endocolonisé rivé pour quelque temps encore à l'abrupte réalité du sol, parce qu'«un homme qui ne connaît que les choses est un homme sans idées»[15], il reste aux élites le temps de se constituer, le temps d'avoir des idées pour eux et pour autrui, le temps de se «cultiver», ou même d'écrire des textes en joual, pourquoi pas?

de la logomachie au vieux mythe biblique

C'est, selon un vieux mythe biblique, par «péché d'orgueil» que les hommes attirèrent sur eux la malédiction divine: ils voulaient atteindre le ciel par un moyen... empirique. Aussi avons-nous dit plus haut que la «confusion des langues» n'intervient qu'au niveau du conflit d'intérêts. En l'occurrence, le «péché d'orgueil» consiste à ne plus admettre la chosification de la vie, ni le simple balbutiement dont parle Anne Hébert. A partir du moment où le «joualeux» éprouve le besoin de sentir qu'il n'est pas un objet entre les objets; à partir du moment où sa double colonisation (économique et culturelle) l'oblige à la réflexion sur sa langue et sur lui-même[16], il viole la consigne du mutisme et de la cécité, pour se trouver bientôt victime des retombées logomachiques: des gens «instruits» disent que le Québécois est le seul à parler joual, c'est flatteur; et que c'est une belle *langue*, — oh! que c'est fin! D'autres prétendent que ce n'est pas une langue. D'autres, que ce n'est pas du français... Mais pourquoi parle-t-on du «fait français au Québec»? Peut-être ne parle-t-il pas vraiment français... il y a des choses écrites en français qu'il ne saisit pas tout à fait... Mais qu'est-ce qu'il parle? Qu'est-ce qu'il lit?... Il ne lit même pas le joual, c'est trop fatigant...

Mais il aimerait savoir. Qui cherche à le tromper? à le «culpabiliser»? à le «coloniser», etc.? Et il commence par trouver quelque bizarrerie à la prononciation de sa femme ou du voisin; ce n'est pas encore grave. Ce l'est un peu plus quand son étudiant de fils tient en sa présence un langage qui ressemble au sien comme une église à une taverne. Et puis, c'est vrai que son joual n'est pas tout à fait le même que celui de sa soeur vivant à quelques centaines de milles de là...

La moindre «différence» est pour lui cause de confusion, confusion qui devient bientôt signe d'une «trahison» des autres (ou de ceux qui «se prennent pour d'autres»). «Enfargé» dans un réseau inextricable de raisonnements d'allure interrogative, il en arrive à oublier qui il est lui-même, ce qu'il fout là, ce qu'il parle et ce qu'il lit. Deux attitudes sont alors possibles: ou bien sa situation lui semble alarmante, et il ne fait que s'alarmer s'il ne peut y remédier; ou bien il mord à l'hameçon des joualophiles, et alors s'absorbe avec délices dans la contemplation de son nombril. Quelle que soit sa réaction, elle ne sera jamais la même que celle du voisin. Encore moins celle de tel ami qui apprend chaque jour une douzaine de nouveaux termes anglais, ou de tel autre qui se met la bouche au garde-à-vous avant de parler... Aussi les barrières à la communication sont-elles d'ordre affectif avant que d'être linguistiques. La préséance ne change d'ailleurs rien au problème: certains affirmant que le joual est un comportement, il est aisé de supposer qu'un changement de comportement entraîne ou signifie un changement linguistique dont l'importance varie avec l'âge, l'éducation et le tempérament du locuteur.

en guise de conclusion

Nous avons vu que le joual était un langage de choses. Il ne peut donc, en aucune façon, améliorer le sort des êtres que préoccupe la «promotion sociale». D'un autre côté, il est une erreur fort répandue qui consiste à croire que l'on change de condition en changeant de langue[17]. Ce à quoi nous répondons qu'un prolétaire francophone apprenant l'anglais ne parlera jamais qu'un anglais de prolétaire. C'est du troc, de l'assimilation ou tout ce qu'on voudra. Et l'on aurait tort d'y voir une promotion quelconque. L'urgence même qu'on peut avoir de faire de l'argent («au plus sacrant») *au point de se renier soi-même*, atteste d'un statut social défini. ■

Alix RENAUD

---

1. MM. les psychiatres auront compris que ces derniers mots ne les visent aucunement, et deviné que l'histoire ci-dessus n'est pas de nous.
2. Cf. Roland BARTHES, *Mythologies*, Ed. du Seuil, coll. «Points», Paris, 1957, pp. 224-229 et passim.
3. C'est là un paradoxe bien bourgeois que d'entreprendre la dévalorisation de toute contradiction par la marque du pluriel: l'homme d'état dira que *le* peuple l'a élu, mais que *des* agitateurs nuisent à la sécurité de la nation. De même il parlera *du* gouvernement, mais *des* membres ou *des* partis de l'opposition.
4. A qui soutiendrait que le joual n'est pas un langage de choses, nous demanderions la traduction jouale de mots comme «métabolisme», «hypothèse», «théorie», «contingence»; et nous n'accepterions pas les paraphrases.
5. Selon ses prédispositions, l'individu qui en parle l'attribue soit aux Français, soit aux Anglais.
6. Gilles BIBEAU, «Joual en tête», *La Presse*, 16 juin 1973.
7. Pierre R. DESROSIERS, *Joual populi, joual Dei*, thèse de doctorat résumée dans *Culture Vivante*, Québec, 1968, No 7/8.
8. C'est l'auteur qui souligne.
9. Jean MARCEL, *Le Joual de Troie*, Ed. du Jour, Montréal, 1973.
10. Henri BELANGER, *Place à l'Homme*, Ed. HMH, Montréal, 1972.
11. *La Presse*, Montréal, 27 mars 1972.
12. *Le Devoir*, Montréal, 28 octobre 1972.
13. *Le Devoir*, Montréal, 14 novembre 1969.
14. «Liberté», Dictionnaire politique et culturel du Québec, Montréal, janvier-février 1969, No 7, page 12.
15. Alain, *Etudes*, Gallimard, Paris, 1968, p. 157.
16. Nous parlons ici d'endocolonisation. L'aspect politique de la question, soit l'exocolonisation, nous semble avoir été fort bien abordé dans plusieurs études, dont l'ouvrage de M. Jean Marcel déjà cité.
17. Le passage du joual au français n'est pas considéré par nous comme un changement de langue.